Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 2 (1857)

Heft: 17

Artikel: Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor: M.N.N.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-328372

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tuel traiteront avec la prévention naturelle que tout homme éprouve en faveur de ce qu'il a produit et contre ce que l'on propose de contraire.

Il nous paraît, enfin, que la construction des moulins à poudre devrait être modifiée également. Ceux qui existent actuellement sont construits en bois, en tout ou en bonne partie, et d'une manière vicieuse; aussi ne voyons-nous pas d'années sans que l'un ou l'autre saute en l'air; grand bonheur s'il ne tue pas quelques hommes dans son explosion. On reconstruit bonnement jusqu'à un nouvel accident. Pourquoi encore ici ne pas tenir compte des renseignements apportés par M. Leroyer et d'après lesquels, si nous ne faisons erreur, on devrait bâtir en pierre et avoir soin de laisser un certain intervalle entre les murs et le toit, de façon que les gaz résultant de l'inflammation accidentelle puissent s'échapper par cette ouverture, sans causer la ruine de tout l'édifice; ce serait une sage économie que de faire des moulins plus chers, si l'on veut, mais qui auraient une durée décuple peut-être de celle des moulins actuels.

Notre modeste tâche est terminée. Nous voulions dire à ceux de nos confrères qui ne les connaissaient pas, l'invention de la poudre et la marche de son développement, et puis si notre faible voix peut être entendue de quelque oreille bienveillante, provoquer une discussion sur le sujet que nous avons traité, discussion qui, en s'étendant, pourra parvenir, comme le vœu des officiers suisses, aux conseils du pays et les pousser enfin à sortir d'un état de choses déplorable non seulement, mais encore fatal à l'armée fédérale, en cas de guerre.

G. P.

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(Suite.)

Suwarow entendit dire en chemin, par des gens du pays, que Linken avait battu les Français le 26 et s'était avancé sur Glaris. Ne doutant point que ce succès ne fût une suite des avantages remportés par Hotzé sur la Linth, et par Korsakow sur la Limmat, il envoya un parti de Cosaques vers Glaris, avec ordre de sommer Molitor de mettre bas les armes, attendu qu'il était cerné de toutes parts. Pour toute réponse, Molitor chassa les Cosaques et occupa le Bragel. L'officier revenant de cette étrange mission, rapporta la première nouvelle des revers de Korsakow et de la mort de Hotzé. Le vieux guerrier qui se croyait au moment d'opérer sa jonction avec Hotzé, ne voulut rien en croire; il s'emporta contre une telle imposture, repoussa avec dédain les

conseils de ses officiers de marcher vers Glaris, afin de prêter la main à Linken qu'on croyait encore vainqueur, et prit la résolution de se porter incessamment sur Schwytz, en vue de dégager Korsakow qu'il s'obstinait à croire encore en position à Zurich. Cependant, comme la plus grande partie de l'armée était encore en arrière, qu'elle défilait péniblement par les montagnes et que les soldats arrivaient sucessivement et accablés de fatigue, il fallut céder à l'impérieuse nécessité, et l'ordre de marcher ne put être exécuté ni dans la journée, ni même le lendemain.

Cependant, la nouvelle des désastres de Zurich et de la Linth se confirmait par la voie de Schwytz ; on ne pouvait plus douter de la réalité de ces bruits. Suwarow, stupéfait, assembla un conseil de guerre le 29.

La marche sur Schwytz semblait d'autant plus dangereuse qu'elle éloignait davantage les Russes de l'aile gauche des Autrichiens, que l'armée avait déjà perdu beaucoup de monde, qu'on ignorait actuellement le sort de Korsakow, et que l'on n'avait de secours à attendre de personne. Toutes les opinions se réunirent pour conseiller la marche sur Glaris où l'on pourrait rejoindre Linken, continuer l'offensive avec lui, et se ménager, en cas de revers, une retraite par un chemin difficile sans doute, la vallée de la Sernft, mais le seul qui fût libre et praticable.

La nécessité absolue de cette mesure est une nouvelle preuve de la défectuosité de toute la manœuvre, qui ne partait pas d'une base sûre et ne couvrait ni cette base, ni la ligne de retraite, puisqu'on ne pouvait gagner cette dernière que par la réunion très douteuse de colonnes isolées, ou par le succès tout aussi incertain de plusieurs combats réitérés.

Suwarow refusa longtemps de se rendre à l'avis de ses officiers qu'il regardait comme déshonorant pour ses armes, puisqu'il marquait un mouvement de retraite, tandis que la marche sur Schwytz, mouvement offensif sur les derrières de l'armée française, lui paraissait plus glorieuse. — Enfin l'opinion générale l'emporta et la brigade Auffemberg eut ordre de partir le 29, au matin, pour occuper le Bragel et former l'avant-garde sur le chemin de Glaris. Cette avant-garde rencontra bientôt un détachement français que Molitor, alors encore aux prises avec Linken, avait envoyé en reconnaissance du côté de Schwytz ; le détachement français fut repoussé au-delà du Bragel et Auffemberg gagna les bords du lac de Klönthal, où la nuit mit fin au combat.

Suwarow laissa Rosenberg à Mutten pour rassembler les nombreux traînards de la marche précédente et passa le Bragel le 30, à la suite d'Auffemberg.

Masséna, de son côté, s'était rendu à Schwytz pour attendre Suwarow à son débouché dans le Muttenthal. Le 30, il poussa sur Mutten une forte reconnaissance qui ayant successivement replié ou enlevé les postes russes en avant du village, arriva en face de cette position où Rosenberg l'arrêta. On se battit avec acharnement jusqu'à la nuit et les Français ne se retirèrent qu'après avoir enlevé à l'ennemi 2 pièces de canon et une centaine de prisonniers.

La division Mortier et une partie de celle de Lecourbe ayant atteint Schwytz dans la nuit, l'arrivée de ce renfort décida Masséna à attaquer Rosemberg. Il se dirigea contre l'arrière-garde russe dans le Muttenthal en portant sur les berges de cette étroite vallée des corps de flanqueurs qui devaient seconder son mouvement, et surtout observer ceux de l'ennemi. Les postes avancés furent successivement enlevés malgré la plus vive résistance et les Russes repoussés sur Mutten où bivouaquait le gros des forces de Rosenberg. Parvenus à portée, les Français pointèrent leur artillerie sur cette masse entassée au fond de la vallée. Rosenberg se hâta de disposer ses colonnes. Trois bataillons formés en ligne et occupant la largeur de la vallée, soutenus par 5 autres bataillons et par 2 régiments de Cosaques, s'avancèrent à la baïonnette. La 108e soutint le choc sans rompre d'une semelle, elle fut bientôt soutenue par la 67e qui entra en ligne un peu tard, ayant été retardée par les difficultés du terrain. Ces 2 demi-brigades ramenèrent vivement l'ennemi, mais aucun des partis ne put s'attribuer la victoire, chacun garda ses positions.

A l'autre extrémité de la vallée, Molitor avait, dès le 29 au soir, rassemblé toutes ses forces sur la rive orientale du lac de Klön. Ayant vainement attaqué Auffemberg dans la matinée du 30, il occupa le sentier qui serpente entre les montagnes du nord et le lac. Le soir, il reconnut la position de l'ennemi au moment où la tête de la colonne russe venait d'arriver. Auffemberg replia ses avant-postes et induisit les Français à les suivre sur la rive occidentale du lac; tombant alors sur eux des hauteurs environnantes, il les ramena si vigoureusement le long du lac, qu'il atteignit avec eux la rive opposée et qu'il parvint à s'y maintenir.

Le 1er octobre le combat recommença de grand matin; la 84e soutint l'attaque; mais Molitor, s'apercevant qu'une forte colonne filait par les montagnes pour envelopper sa droite et s'interposer entre lui et la vallée de Glaris, comprit que sa position n'était plus tenable et opéra sa retraite pour laquelle il avait fait d'avance les dispositions suivantes :

1 demi-bataillon observait Engi et la retraite de Linken; 1 autre demi-bataillon observait Kerenzen et la retraite de Jellachich;

1 bataillon était placé sur la Linth, au pont de Näffels; il avait fait miner le pont de Nettsthal; 1 1/2 bataillon et 4 canons passèrent sur la rive droite, derrière ce pont; 2 1/2 bat. et 3 canons se rangèrent en bataille et par échelons sur la rive gauche, en arrière de Nettsthal.

On avait eu soin de conserver le pont de Näffels qui assurait les communications entre les deux rives. Cette position était admirablement bien choisie; elle empêchait, en couvrant le passage de Näffels, la jonction de Suwarow avec Jellachich sur les bords du lac de Wallenstadt, et avec Korsakow, au cas où il se trouverait encore sur les bords de la Thur. L'action combinée des corps sur les deux rives de la Linth et le parti qui avait été tiré des ponts de Nettsthal et de Näffels formaient la base du plan de défense qui fait tant d'honneur à Molitor.

Au signal donné, la retraite s'effectua avec ordre, mais non sans difficulté, car les Russes talonnaient l'arrière-garde. En débouchant sur la Linth, ils se précipitèrent sur le pont de Nettsthal et le passaient pêle mêle avec l'extrême arrière-garde, lorsqu'il s'écroula, laissant les plus braves à la merci des républicains, qui les précipitèrent dans le torrent. La colonne tronquée resta sur la rive gauche exposée à la fusillade des Français postés sur l'autre rive, et aux attaques de front des échelons placés sur la rive gauche.

Excités par la présence de leur général et par l'importance du point qu'ils voulaient conquérir, les Russes se précipitèrent avec fureur sur les baïonnettes des Français. Deux fois des colonnes fraîches vinrent remplacer les colonnes culbutées; à la 3e charge ils étaient parvenus jusqu'au pont de Näffels sur lequel ils avaient déjà mis le pied, lorsque Molitor fit battre la charge et lança sa colonne qui repassa le pont étroit et chancelant, et chassa de nouveau les Russes de Näffels.

La journée s'avançait, les renforts n'arrivaient pas et la position devenait de plus en plus critique; déjà même les Français faiblissaient, leur artillerie courait de grands dangers, lorsqu'une partie du 10e de chasseurs à cheval parut enfin sur le champ de bataille, dégagea les troupes et leur permit de se rallier. Les Russes avaient cependant réussi à forcer les Français de repasser le pont, lorsque la 3e demi-brigade helvétique arriva au pas de course. Molitor la harangue, lui rappelle la gloire acquise par les anciens Suisses sur le même champ de bataille; les Helvétiens, électrisés, traversent le pont sous le feu des Russes, renversent leurs masses, et, soutenus par 2 bataillons français, les refoulent jusqu'à Nettsthal. — Un bataillon russe, qui avait réussi à passer la rivière sur un pont de chevalets et à se loger dans Mollis, en fut pareillement chassé et obligé de repasser la Linth.

Tant d'acharnement prouvait qu'on appréciait de part et d'autre l'importance de la position. Une colonne de troupes fraîches revint bientôt à la charge et repoussait encore une fois les Français vers le pont de Näffels, lorsque Gazan parut enfin avec un bataillon de grenadiers.

A la vue de ce renfort, Molitor reforme les deux colonnes et les ramène à l'ennemi, précédées de 2 pièces de 4 liv. Les grenadiers sont laissés en réserve. Une salve de mitraille ouvre une brèche dans la colonne russe, et le 84e s'élance à la baïonnette pour l'élargir. Les Russes cédent le terrain et se replient en désordre, mais leur réserve allait rétablir encore l'équilibre quand Lochet arrive avec la 94e. Repoussés pour la 6e fois, les Russes renoncèrent enfin, vers 9 heures du soir, à forcer un passage si vaillamment défendu. Les Français conservèrent leurs positions : la droite en avant de Näffels, la gauche en avant de Mollis.

Les Russes eurent 400 tués, 1,700 blessés, et perdirent 200 prisonniers ; les Français eurent 140 tués et 200 blessés.

Les Russes occupèrent Glaris où ils trouvèrent des vivres. Suwarow resta dans cette position les 2, 3 et 4 octobre, indécis sur le parti à prendre. Son entêtement naturel quand il s'agissait d'enfoncer les obstacles, l'abandonna dans cette circonstance ; il balançait dans une situation où sa détermination ordinaire aurait pu le sauver et où rien n'était plus dangereux que de faire une halte ; il était dans un défilé dont l'ennemi occupait toutes les issues, à l'exception des sentiers qui conduisent dans la vallée du Rhin antérieur. Une marche rapide de Glaris vers le lac de Wallenstadt en sacrifiant ses traînards et ses chevaux de bât, aurait donné à Suwarow un bon chemin de retraite et la plus courte communication avec le Rhin, tandis que Rosenberg aurait arrêté l'ennemi dans le Muttenthal aussi longtemps qu'il l'aurait fallu pour exécuter cette opération. En cas de revers il lui restait encore, au pis aller, la vallée de la Sernft. Il était d'ailleurs impossible que Jellachich, Pétrasch et Linken ne coopérassent pas à ce mouvement dès qu'ils en seraient instruits.

C'est l'archiduc qui adresse ces divers reproches à Suwarow qui, selon lui, aurait dû tenter un dernier effort sur Wésen. — Jomini estime que ce reproche est plus spécieux que solide : comment se flatter que Jellachich et Linken reviendraient volontairement sur leurs pas, eux qui venaient de manquer à un rendez-vous concerté ? Et si, faute de les rencontrer, on était battu complétement à Wésen, quelle horrible retraite n'eût-on pas faite par Engi, poursuivi, harcelé par un vainqueur qui doublait ses forces par l'activité ? Ne valait-il pas mieux conserver un reste d'attitude et sauver un corps déjà abîmé par tant

de fatigues et de privations, que de courir après un succès à Wésen, qui n'eût point été assez important pour permettre de continuer l'offensive ?

Quoiqu'il en soit, Jellachich s'avança sur Sargans au premier bruit de l'arrivée de Suwarow dans le bassin de la Linth, et fit occuper Wallenstadt, croyant que les Russes déboucheraient sur ce point ; il envoya de plus un détachement à Kerenzen qui rencontra des troupes nouvellement arrivées de la division Mortier, lesquelles se replièrent sur la Linth. Mais Jellachich ne recevant pas d'autres nouvelles, abandonna les avenues du lac de Wallenstadt et se contenta d'occuper les pâturages de Tez, de Flums et la vallée de Weistannen ; les Français entrèrent le 3 octobre à Mullihorn, Kerenzen et Murg.

Pétrasch, à qui l'archiduc avait enjoint de coopérer aux manœuvres de Suwarow, réunit ses troupes le 4 entre Flüsch et Mayenfeld, et se tenait prêt à soutenir Jellachich; mais l'indécision de Suwarow paralysa tous ces mouvements et produisit une inaction générale. — Quand les Autrichiens apprirent que Suwarow avait renoncé à se porter de Glaris sur Sargans, ils évacuèrent cette contrée, passèrent le pont inférieur du péage et prirent position derrière le Rhin, occupant toutefois Ragaz et la vallée de la Tamina pour conserver la communication par le pas de Kunkels.

Après bien des indécisions, Suwarow, ignorant entièrement ce qui se passait dans le bas de la vallée et du côté de Wallenstadt et Sargans, ne sachant pas même que ces deux derniers points étaient encore au pouvoir des Autrichiens, se détermina enfin à choisir la ligne de retraite par la vallée de la Sernft ; Rosenberg, qui l'avait rejoint le 4, après avoir abandonné ses blessés à la discrétion des Français, fut chargé de faire l'arrière-garde.

Les Cosaques et les chevaux de bât se mirent en route dans la soirée du même jour, 4. L'armée suivit le lendemain, à 3 heures du matin, et prit par Engi, Matt et Elm. L'arrière-garde qui devait observer l'ennemi à Mollis et à Näffels et couvrir la marche de l'armée, partit en même temps qu'elle, sans même songer à alimenter les feux de bivouac.

Molitor fut immédiatement instruit par les habitants de Glaris de la direction prise par les Russes. Il poussa un bataillon de la 44e à travers les montagnes de la rive droite de la Linth avec ordre de s'embusquer entre Schwanden et Engi et d'inquiéter la retraite des Russes, tandis qu'il les suivrait lui-même en queue. Il atteignit leur arrière-garde à Schwanden où il fut renforcé par 1 bataillon de la brigade Loison descendu par le Linthal.

Les grenadiers russes, vigoureusement attaqués, se défendirent en

désespérés jusqu'à Engi. L'artillerie française tirant alors à toute volée sur leurs masses entassées dans cet étroit sentier, y causa un désordre inexprimable; de plus, le bataillon de la 44e ne lâchait pas un coup de fusil de son embuscade sans atteindre un homme de cette armée qui, pressée en queue, défilait sans pouvoir riposter. La poursuite continua ainsi jusqu'à Elm, où les Russes prirent position et restèrent sur le qui vive, inquiétés toute la nuit par les tirailleurs. Mais enfin, la bonne contenance des Russes fit que les Français ne les poursuivirent que faiblement le lendemain et que l'armée put ainsi échapper à une destruction totale.

Les Russes venaient de faire des pertes considérables; tous leurs blessés, les malades, les traîneurs, la plus grande partie de leur attirail de guerre, étaient au pouvoir des Français; mais leurs souffrances ne firent qu'augmenter dès lors et l'armée eût été entièrement détruite, si les Français, profitant de leurs avantages, eussent envoyé plus de monde à sa poursuite.

Suwarow partit d'Elm le 6 et traversa la frontière des Grisons par le Panix (par le Rindskopf, au dire de Masséna). Une neige de deux pieds récemment tombée et cédant sous les pas, couvrait les montées périlleuses qui conduisent sur la crête des montagnes; la neige avait effacé tous les chemins et sentiers; sur la pente méridionale, un vent glacial avait endurci la neige et l'avait rendue si glissante que la chute des hommes et des chevaux qui marchaient en tête pouvait seule avertir les suivants qui, en cherchant à éviter un passage dangereux, tombaient souvent sur un autre plus dangereux encore. L'avant-garde et le quartier-général atteignirent avec peine le village de Panix, dans la soirée; le reste de la colonne passa la nuit sans abri sur le sommet et sur le versant des montagnes, sans trouver même un buisson pour faire du feu. Aussi, plus de 200 hommes et un grand nombre de chevaux de bât périrent-ils dans ces contrées sauvages; les canons furent jetés dans les précipices à mesure qu'on perdit la facilité de les transporter, et le 8, la queue de la colonne n'était pas encore arrivée à Panix. *(A suivre.)*

ESSAIS DU FUSIL PRÉLAT-BURNAND.

Rapport au Conseil d'Etat.

M. le Président et Messieurs !

La commission que vous avez chargée de faire des essais comparatifs des fusils Prélat, a cherché à s'acquitter de sa tâche avec tout le soin et toute l'exactitude que cet objet méritait. On comprend que ce soit là une affaire à laquelle l'autorité militaire attache de l'importance, puisqu'il s'agit de rechercher quelle est l'arme à feu